

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 34/3

2007

DOI: 10.11588/fr.2007.3.45093

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Stiftung Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland (DGIA), zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

JÖRG ECHTERNKAMP

LA FORMATION DE L'ENNEMI FRANÇAIS DANS
L'ALLEMAGNE DES GUERRES ANTINAPOLÉONIENNES

Nationalisme, mobilisation en masse
et la représentation de l'«autre» au début du XIX^e siècle*

»Maintenant, peuple, lève-toi – et que l'assaut se déchaîne«: c'est le point culminant du célèbre discours que le ministre de la propagande national-socialiste Joseph Goebbels prononce le 18 février 1943 à Berlin dans le but de mobiliser tous les Allemands pour la «guerre totale»¹. Pour construire cette image de la nation martiale, Goebbels se sert des mots connus d'un jeune homme qui, 130 ans auparavant, met fin à son travail de poète au Burgtheater de Vienne pour voyager en Prusse où il se porte volontaire dans la Guerre de Libération contre Napoléon. »Le peuple est debout, l'attaque commence. / Y-a-t-il encore des lâches qui ne font rien?«: ce sont les mots d'une rime que Theodor Körner a écrit en 1813². Âgé de presque 22 ans et membre du Corps franc du baron von Lützow, il y perd sa vie un peu plus tard³. Le recours rhétorique de Goebbels à l'histoire constitue une référence astucieuse au mythe d'origine de la nation allemande : sa naissance dans la guerre populaire contre les Français⁴.

Pour élucider le rapport spécifique entre le nationalisme – notamment la formation de l'ennemi français –, la guerre et le militaire en Allemagne au début du XIX^e siècle, notre approche se situe au point d'intersection de l'histoire militaire »moderne« ainsi que de la recherche historique sur le nationalisme, y compris les

* Version révisée d'une communication dans le cycle de conférences mensuelles 2006–2007 du Centre d'études d'histoire de la défense (CEHD), »L'image de l'ennemi«, Paris, 5 février 2007. Qu'il me soit permis ici d'adresser tous mes remerciements à Jean-Christophe Romer, Thierry Widemann et Laurent Henninger qui animent ce cycle et qui m'ont donné l'occasion d'y présenter cette communication. Ma gratitude va également à Werner Paravicini, directeur de l'Institut historique allemand, qui a accepté la publication de cet article.

1 Citation après Iring FETSCHER, *Joseph Goebbels im Berliner Sportpalast 1943: »Wollt ihr den totalen Krieg?«*, Hambourg 1998, p. 98 (»Nun, Volk, steh' auf – und Sturm, brich los!«). Voir George L. MOSSE, *Die Nationalisierung der Massen. Symbolik und Massenbewegungen von den Befreiungskriegen bis zum Dritten Reich*, Francfort/M. 1993.

2 THEODOR KÖRNER, *Männer und Buben* (1813), dans: *Sämtliche Werke in vier Teilen*, éd. par Eugen WILDENOW, Leipzig s. d. (1903), p. 31: »Das Volk steht auf, der Sturm bricht los. / Wer legt noch die Hände feig in den Schoß?«

3 Pour Körner et sa réception en tant que héros de guerre, cf. René SCHILLING, »Kriegshelden«. Deutungsmuster heroischer Männlichkeit in Deutschland 1813–1945, Paderborn 2002.

4 Voir Horst CARL, *Der Mythos des Befreiungskrieges. Die »martialische Nation« im Zeitalter der Revolutions- und Befreiungskriege 1792–1815*, dans: Dieter Langewiesche, Georg Schmidt (dir.), *Föderative Nation. Deutschlandkonzepte von der Reformation bis zum Ersten Weltkrieg*, Munich 2000, p. 63–82.

études des stéréotypes. Il s'agit de la construction de la »nation« vue sous l'angle de l'histoire militaire et, inversement, de la guerre et du militaire dans le contexte du nationalisme vu sous l'angle de l'histoire sociale et culturelle. Le point de départ est l'idée que l'image de l'ennemi présuppose une certaine vision de soi-même; on ne peut parler de l'une sans étudier l'autre. En fait, c'est là une des ambivalences cruciales de chaque nationalisme.

Évidemment, il ne suffit pas d'expliquer les chants patriotiques et les anecdotes où figurent les images de l'ennemi comme l'a fait l'écrivain et journaliste français John Grand-Carteret à la fin du XIX^e siècle. Dans son livre »La France jugée par l'Allemagne«, il commente le style, le niveau des anecdotes anti-françaises comme suit: »Il ne faut point s'en étonner, car ils répondaient bien à l'humour teutonique, à l'enfantine intelligence [des Allemands]«⁵. Nous présenterons quelques exemples de cet »humour teutonique« plus tard. Mais pour bien saisir la signification des images de l'ennemi, pour comprendre la raison et la manière dont elles ont fonctionnées à l'époque il faut faire ce qu'il appartient aux historiens de faire: remettre les choses dans leur contexte historique – un contexte qui est en l'occurrence un contexte militaire.

La première étape de la réflexion consiste donc à décrire quelques développements structurels qui, dans la deuxième étape, serviront de base pour parler de ce que nous appelons la »nationalisation de la guerre«. Dans une troisième étape nous aborderons les images de l'ennemi, les représentations de l'»autre«. Dans la conclusion, nous reviendrons à la question initiale.

Le rapport entre la société militaire et la société civile en mutation: tendances d'une évolution

Présentons d'abord, en quelques mots, certains développements à long terme qui constituent le cadre de notre question⁶. Entre la deuxième moitié du XVIII^e siècle et la fin du XIX^e siècle, le caractère de la guerre et le rôle du militaire en tant que partie de la société connaissent un changement profond. Au XVIII^e siècle, la plupart des gens n'ont pas de contacts directs avec l'armée. Rares sont ceux qui choisissent le métier de soldat, d'autant plus que le service militaire a une mauvaise réputation à l'époque – exception faite de la carrière d'officier qui est cependant réservée à la noblesse. Le recrutement de volontaires au-delà des frontières étatiques et religieuses: tel est le principe régissant la composition des armées à caractère hétérogène. Les soldats et leurs familles se voient attribuer une place bien définie dans une société divisée en ordres. L'armée est considérée comme un ordre particulier disposant d'une jurisprudence et d'une pratique culturelle spécifiques⁷.

5 John GRAND-CARTERET, *La France jugée par l'Allemagne*, nouvelle éd., Paris 1896, p. 215.

6 Sur ce point, voir: Ralf PRÖVE, *Militär, Staat und Gesellschaft im 19. Jahrhundert*, Munich 2006; Karl-Volker NEUGEBAUER (dir.), *Grundkurs deutsche Militärgeschichte vol. 1: Die Zeit bis 1914. Vom Kriegshaufen zum Massenheer*, Munich 2006; pour un aperçu des problèmes de recherche, voir Edgar WOLFRUM, *Krieg und Frieden in der Neuzeit. Vom Westfälischen Frieden bis zum Zweiten Weltkrieg*, Darmstadt 2006, p. 57–106.

7 Cf. Bernhard R. KROENER, Ralf PRÖVE (dir.), *Krieg und Frieden. Militär und Gesellschaft in der Frühen Neuzeit*, Paderborn 1996.

La plus grande part de la population n'est pas touchée par la guerre. C'est plutôt par des proclamations ou par des rumeurs que ceux qui ne vivent pas à proximité des combats ou qui ne subissent pas de pillages ou de cantonnements apprennent que l'on se trouve en état de guerre. La mobilisation et la guerre ont d'ailleurs une influence limitée sur la vie quotidienne. Il en est de même pour l'après-guerre: si le pouvoir change après la défaite, la vie de la majorité de la population continue comme auparavant. Se servant de la guerre comme outil de sa politique de cabinet, le souverain n'a pas l'intention de détruire son adversaire. Grâce à son habileté tactique, il veut le forcer à se retirer pour atteindre son objectif. Ses objectifs de guerre sont en règle générale de nature dynastique tout en poursuivant un but limité tel que le gain d'un territoire bien défini.

À la veille de la Première Guerre mondiale la situation a profondément changé. Si le grand nombre de casernes et de terrains d'exercices construits devant les portes des villes dans les territoires de l'Empire semble approfondir la séparation entre les soldats et la société civile urbaine, la conscription touche (presque) tout l'ensemble des jeunes hommes en les intégrant, au moins temporairement, au système militaire. Le développement technique fait que l'armée a besoin de systèmes d'armes complexes et sophistiqués ainsi que d'un vaste complexe industriel d'armement pour les acquérir⁸.

Ce développement s'inspire aussi d'un profond changement de la conscience qui est préparé sur le plan philosophique depuis la fin des Lumières et qui fait son entrée dans la pratique politique aux débuts du libéralisme. La couche sociale étroite des bourgeois cultivés qui s'est formée au cours du processus de la naissance des États modernes estime alors que l'homme devrait se débarrasser de sa dépendance spirituelle (dont il est personnellement responsable) pour devenir un individu spirituellement et matériellement libre qui organise sa vie selon les principes de la raison en assumant ses responsabilités. Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, surtout depuis les années 1770, la fondation de sociétés de savants et l'établissement d'un marché de livres et de journaux donnent naissance à un public bourgeois qui discute d'une façon critique des affaires publiques et sociales. Dans ce contexte, l'ordre social et les formes de domination traditionnelles sont remis en question. L'idéal est que, dans la société des citoyens, l'homme ne soit à l'avenir plus un sujet, mais un citoyen, et que le monarque soit obligé par la constitution de respecter la volonté du peuple. L'État de droit, la liberté de la presse, la liberté d'association et de réunion et un système gouvernemental parlementaire, sont quelques unes des revendications du public bourgeois⁹.

8 Cf. Ute FREVERT (dir.), *Militär und Gesellschaft im 19. und 20. Jahrhundert*, Stuttgart 1997; Nikolas BUSCHMANN, HORST CARL (dir.), *Die Erfahrung des Krieges. Erfahrungsgeschichtliche Perspektiven von der Französischen Revolution bis zum Zweiten Weltkrieg*, Paderborn 2001 (*Krieg in der Geschichte*, 9).

9 Pour un aperçu historique de l'époque, voir Hans-Ulrich WEHLER, *Deutsche Gesellschaftsgeschichte*, Bd. 1: *Vom Feudalismus des Alten Reiches bis zur defensiven Modernisierung der Reformära 1700–1815*, Munich 1996; Thomas NIPPERDEY, *Deutsche Geschichte 1800–1866. Bürgerwelt und starker Staat*, Munich 1993; Wolfram SIEMANN, *Vom Staatenbund zum Nationalstaat*, Munich 1995 (*Neue deutsche Geschichte*, 17); Elisabeth FEHRENBACH, *Vom Ancien Régime zum Wiener Kongreß*, Munich 2001 (*Oldenbourg Grundriß der Geschichte*, 12).

La critique s'adresse, non en dernier lieu, au pouvoir armé, et ce pour trois raisons: premièrement, parce que l'idée que l'on se fait de l'ordre social aux débuts du libéralisme est tout à fait incompatible avec le fait que l'armée constitue une classe particulière qui a édifié au sein de l'État une »société parallèle«, pour utiliser un terme moderne. Les esprits éclairés ne peuvent que s'offusquer du système de recrutement injuste, des privilèges de la noblesse et de la juridiction spécifique de l'armée. Deuxièmement, parce que l'armée a une fonction symbolique importante: elle est communément considérée comme l'incarnation de l'ordre traditionnel, comme le soutien le plus important du pouvoir politique. Si l'on veut réformer le pouvoir politique, il faut en même temps réformer l'armée. Troisièmement, parce que le rapport fonctionnel entre la défense nationale militaire et la participation à la vie politique fait de l'armée un objet privilégié de la critique. Celui qui prend les armes et qui risque sa vie pour défendre son pays a aussi le droit de participer à l'organisation du pays, tel est le credo. Dans cette mesure, la constitution militaire et la constitution socio-politique sont étroitement liées l'une avec l'autre.

Les princes de l'empire, par contre, veulent, au début, conserver une armée permanente, craignant que l'armement du peuple à l'instar français soit forcément accompagné de changements révolutionnaires au sein de l'État et de la société. Mais il apparaît rapidement que les armées mercenaires habsbourgeoises et prussiennes ne peuvent pas se mesurer avec les nouvelles troupes françaises de l'armée nationale d'origine républicaine. Napoléon parvient à élargir sa zone d'influence en misant sur la bataille décisive au lieu de manœuvrer avec prudence comme on le fait d'habitude. Les armées mercenaires permanentes ne sont pas assez efficaces et leur nombre ne peut être augmenté à volonté, si ce n'est que pour des raisons financières. Il s'y ajoute que dans certains villages et villes il n'y a plus assez de forces régulières pour maintenir l'ordre public.

Il faut cependant attendre que la guerre contre la France éclate de nouveau à la fin de 1812 par suite de la Convention de Tauroggen conclue avec la Russie, pour que le monarque prussien entrouvre, bon gré mal gré, les portes à une mobilisation en masse. Par ses promesses constitutionnelles et son appel »À mon peuple« il veut enthousiasmer ses sujets pour le combat. En fait, l'armement des citoyens est introduit en 1813. La *Landwehr* qui jouit d'une large autonomie en temps de paix, devrait constituer la réserve pour la ligne. Le *Landsturm* composé de membres des *Bürgerkompanien* (compagnies de citoyens) et des *Landkompanien* (compagnies rurales), sont prévus comme ultime réserve¹⁰.

10 Cf. la mise au point récent: Stephan HUCK, Vom Berufsmilitär zur allgemeinen Wehrpflicht. Militärgeschichte zwischen Französischer Revolution und Freiheitskriegen 1789 bis 1815, dans: Karl-Volker NEUGEBAUER (dir.), Grundkurs deutsche Militärgeschichte (voir n. 6), p. 122–215; Rainer WOHLFEIL, Vom Stehenden Heer des Absolutismus zur Allgemeinen Wehrpflicht (1789–1815), dans: Militärgeschichtliches Forschungsamt (dir.), Deutsche Militärgeschichte in 6 Bänden 1648–1939, tome 1, Hambourg 1964; Stig FÖRSTER, Der Weltkrieg, 1792–1815. Bewaffnete Konflikte und Revolutionen in der Weltgesellschaft, dans: Jost DÜLFER (dir.), Kriegsbereitschaft und Friedensordnung in Deutschland 1800–1814, Münster 1995, p. 17–38; Olaf JESSEN, Entfesselt Bellona! Die preußische Heeresreform im Schatten Napoleons (1806–1813), dans: Veit VELTZKE (dir.), Napoleon. Trikolore und Kaiseradler über Rhein und Weser, Cologne 2007, p. 441–464.

On constate en même temps une réévaluation générale du phénomène de la guerre. La confrontation avec les armées de la révolution et avec les armées napoléoniennes fait que le scepticisme vis-à-vis de la guerre répandu à la fin des Lumières, surtout les positions pacifistes d'Immanuel Kant et de Johann Gottfried Herder, font place à une vision ambivalente, voire belliciste de la guerre. La conséquence des nouvelles expériences de guerre faites pendant les campagnes napoléoniennes et anti-napoléoniennes n'est pas forcément que les contemporains éclairés tels que Georg Friedrich Wilhelm Hegel refusent, par principe, la guerre. Au contraire, ils l'acceptent comme un principe nécessaire du point de vue moral et comme une institution morale. La logique de crise et de catharsis se retrouve tout au long des interprétations de la guerre, comme un fil conducteur¹¹. C'est également le cas des interprétations nationales dont je parlerai dans l'étape suivante.

La nationalisation de la guerre vers 1813

À ces développements dans l'histoire sociale, politique et militaire s'ajoute un autre facteur culturel qui estompe la frontière entre la société militaire et la société civile: la montée du nationalisme allemand.

(Ici nous sommes malheureusement confrontés à un problème de traduction. Les termes clés de ce qu'on appelle le nationalisme ou patriotisme, c'est-à-dire surtout »la nation« ou »le peuple« sont inextricablement liés à ses contextes sémantiques et idéologiques, à un point tel que les équivalents allemands ou, par exemple, anglais ne sont pas de véritables homonymes. Ni »peuple« ni »nation« n'ont tout à fait le même sens que »Volk« et »Nation« dans la langue allemande, sans parler des associations, des connotations de ces termes fondamentaux. Il faut garder cela en mémoire lorsqu'on utilise les termes français pour ne pas trop compliquer les choses.)

Ceci dit, la vision d'un peuple allemand (*deutsches Volk*) et d'une patrie allemande (*deutsches Vaterland*) est inspirée d'abord d'une prétendue culture commune et plus tard, vers la fin du XIX^e siècle, de l'idée de la race. Elle fait office de force motrice idéologique de ce processus de changement fondamental, de cette montée du nationalisme allemand. L'effet immense du nationalisme fait qu'à long terme, le service dans l'armée n'est plus considéré comme un simple travail pour gagner sa vie, mais comme un service d'honneur national, que la guerre devient de plus en plus »totale« en mobilisant le plus grand nombre possible de ressources et d'hommes – hommes et femmes! – et qu'elle vise la destruction de l'ennemi¹². Nous y reviendrons dans un instant. Dans ce contexte, les guerres anti-napoléoniennes et la »nationalisation de la guerre«, comme je l'ai appelée, jouent un rôle clé¹³.

11 Voir Otto DANN, Vernunftfrieden und nationaler Krieg. Der Umbruch im Friedensverhalten des deutschen Bürgertums zu Beginn des 19. Jahrhunderts, dans: Wolfgang HUBER, Johannes SCHWERTFEGGER (dir.), Kirche zwischen Krieg und Frieden. Studien zur Geschichte des deutschen Protestantismus, Stuttgart 1976, p. 169–244.

12 Voir Peter PARET, Nationalism and the Sense of Military Obligation, Princeton/NJ 1992.

13 Pour plus de détails, cf. Jörg ECHTERNKAMP, Der Aufstieg des deutschen Nationalismus 1770–1840, Francfort/M. 1998; ID., »Teutschland, des Soldaten Vaterland«. Die Nationalisierung des Krieges im frühen 19. Jahrhundert, dans: Werner RÖSENER (dir.), Staat und Krieg. Vom Mittelalter bis zur Moderne, Göttingen 2000, p. 181–203; Martin BLITZ, Aus Liebe zum Vaterland. Die

Les expériences de guerre et la création de nations sont étroitement liées. C'est *en temps de guerre* que la puissance de persuasion des modèles d'interprétation et des mythes augmente, des mythes qui font désormais partie intégrante de l'idéologie nationale. Si la notion de nationalisme prise dans un sens très élargi permet de qualifier les guerres des débuts des Temps modernes de «guerres allemandes», la genèse d'un nationalisme moderne qui densifie une conscience nationale plus ancienne et confuse, est cependant liée sous diverses formes non seulement au processus de création de l'État, mais également aux nouvelles expériences et interprétations des guerres anti-napoléoniennes. On peut d'ores et déjà dire que la construction de la nation allemande reçoit un fondement martial dans la mesure où la propagande fait passer ces guerres pour des guerres de liberté ou de libération des Allemands de la «tyrannie française».

On peut maintenant aborder de plus près ce rapport entre la guerre et l'armée d'une part, le nationalisme et la représentation de l'«autre» d'autre part. À cet effet, on peut distinguer cinq ensembles de figures de pensée et de modèles d'interprétation qui s'entremêlent dans la pratique de la propagande et qui se réfèrent l'un à l'autre¹⁴.

L'idéologie de la «guerre populaire» – la première figure de pensée – accorde une importance démesurée à la guerre en la faisant passer pour une guerre nationale de liberté. L'appel de Frédéric Guillaume III «À mon peuple» – qui vise d'ailleurs avant tout ses sujets prussiens – et encore plus les appels de la part de l'armée (comme par exemple Wittgenstein) qui s'adressent expressément aussi aux jeunes en dehors de la Prusse, ces appels font penser aux insurrections populaires récentes, notamment à la guérilla espagnole de 1808. Carl von Clausewitz a qualifié ce type de guerre nationale de guerre «existentielle» en raison de sa qualité tout à fait nouvelle¹⁵. Il la distingue ainsi de la guerre de cabinet considérée comme un outil de la politique de cabinet. La guerre ne sert plus à imposer l'intérêt politique d'un prince ou d'un groupe social, mais à en faire un peuple par un acte en quelque sorte révolutionnaire.

deutsche Nation im 18. Jahrhundert, Hambourg 2000; Karen HAGEMANN, «Männlicher Muth und Teutsche Ehre». Nation, Militär und Geschlecht in der Zeit der antinapoleonischen Kriege, Paderborn 2002; Ute PLANERT, Wann beginnt der »moderne« deutsche Nationalismus? Plädoyer für eine nationale Sattelzeit, dans: Jörg ECHTERNKAMP, Sven Oliver MÜLLER (dir.), Die Politik der Nation. Deutscher Nationalismus in Krieg und Krisen, Munich 2002, p. 25–59. Pour d'autres titres récents, voir Jörg ECHTERNKAMP, Sven Oliver MÜLLER, Auswahlbibliographie: Deutscher Nationalismus vom 18. zum 20. Jahrhundert, dans: Ibid. p. 271–289; Dieter LANGEWIESCHE, Nation, Nationalismus, Nationalstaat: Forschungsstand und Forschungsperspektiven, dans: Neue Politische Literatur 40 (1995), p. 190–236; Dieter K. BUSE, Nineteenth-Century German Nationalism – Towards a Consensus, dans: Canadian Review of Studies in Nationalism 30 (2003), p. 137–143. Siegfried WEICHLEIN, Nationalbewegungen und Nationalismus in Europa, Darmstadt 2005.

14 Pour la propagande et l'époque en tant qu'«événement de communication», voir Jürgen WILKE, Der nationale Aufbruch der Befreiungskriege als Kommunikationsereignis, dans: Ulrich HERRMANN (dir.), Volk – Nation – Vaterland, Hambourg 1996, p. 353–368; Ernst WEBER, Lyrik der Befreiungskriege (1812–1815). Gesellschaftspolitische Meinungs- und Willensbildung durch Literatur, Stuttgart 1991.

15 Carl von CLAUSEWITZ, Vom Kriege, éd. par Werner HAHLEWEG, Bonn 1952; sur Clausewitz cf. Beatrix HEUSER, Clausewitz lesen!, Munich 2005. Cf. également Peter BERGHOFF, Der Tod des politischen Kollektivs: politische Religion und das Sterben und Töten für Volk, Nation und Rasse, Berlin 1997, p. 174–176.

Le programme d'une «nation en armes» abolit en principe la séparation entre combattants et non-combattants civils qui caractérise tant la «Bellone apprivoisée»¹⁶.

Le fait qu'on accorde une importance démesurée à la guerre va de pair avec la valorisation du principe militaire. Selon cette seconde figure de pensée c'est ici que se manifeste le nouveau type de soldat des armées révolutionnaires: le citoyen-soldat. Celui-ci se voit désormais accorder la possibilité d'être honoré, un honneur qui est attribué sans distinction de grade et qui connaît plusieurs modèles d'interprétation militaires et nationaux. La guerre va de pair avec la «nationalisation» du guerrier individuel. Le mercenaire est remplacé par le guerrier et militaire allemand, le *teutsche Kriegs- und Wehrmann*¹⁷. Tel est le titre d'un guide écrit en 1814 par le secrétaire du Freiherr vom Stein, Ernst Moritz Arndt, qui s'est réfugié à Moscou. Même le simple soldat peut désormais compter sur une décoration: la Croix de Fer.

La Croix de fer (*Eisernes Kreuz*) est une décoration militaire allemande qui fut établie comme un honneur militaire par le roi Frédéric-Guillaume III de Prusse en 1813. Elle fut conçue par l'architecte romantique et néo-classique Karl Friedrich Schinkel. La décoration est composée de quatre pointes symétriques réalisées traditionnellement en acier. Créée sur le modèle de la Légion d'Honneur la Croix de fer était la deuxième décoration de mérite militaire en Europe qui était attribuée sans distinction de grade ou de catégorie sociale ce qui l'a rendu très populaires dès le début. Quand le quadrigue qui s'était trouvé au sommet de la porte de Brandebourg à Berlin est retrouvé à Paris lors de la chute de Napoléon, une Croix de fer se substitue aux lauriers de la déesse de la paix.

La mort et la mise à mort sur le champ de bataille – cette expérience de guerre essentielle du soldat – s'intègrent facilement dans le cadre d'interprétation nationale. En citant leur nom, on honore le souvenir de ceux qui ont sacrifié leur vie «sur l'autel de la patrie». Pour le dire avec les mots de Theodor Körner: «Et si notre dernière heure est arrivée dans le rouge de la bataille, / soit la bienvenue, mort en soldat!»¹⁸. Il semble que la version originale de la rime soit encore plus brutale: «Und schlägt unser Stündlein im Schlachtenrot, / Willkommen dann, sel'ger Soldatentod!»

La troisième figure de pensée est la suivante. Cette nouvelle interprétation de la guerre et de l'armée s'appuie sur la construction de la nation allemande. Celle-ci

16 Pour ce changement, voir notamment Johannes KUNISCH, *Von der gezähmten zur entfesselten Bellona. Die Umwertung des Krieges im Zeitalter der Revolutions- und Freiheitskriege*, dans: Johannes KUNISCH, *Fürst – Gesellschaft – Krieg. Studien zur bellizistischen Disposition des absoluten Fürstenstaates*, Köln 1992, 203–226; Id., *Die Denunzierung des Ewigen Friedens. Der Krieg als moralische Anstalt in der Literatur und Publizistik der Spätaufklärung*, dans: Id., Herfried MÜNKLER (dir.), *Die Wiedergeburt des Krieges aus dem Geist der Revolution. Studien zum bellizistischen Diskurs des ausgehenden 18. Jahrhunderts und beginnenden 19. Jahrhunderts*, Berlin 1999 (Beiträge zur politischen Wissenschaft, 110), p. 549–552; Wolfgang KRUSE, *Die Erfindung des modernen Militarismus. Krieg, Militär und bürgerliche Gesellschaft im politischen Diskurs der Französischen Revolution 1789–1799*, Munich 2003 (Pariser Historische Studien, 62). Dans une perspective comparative, cf. Christian JANSEN (dir.), *Der Bürger als Soldat. Die Militarisierung europäischer Gesellschaften im langen 19. Jahrhundert. Ein internationaler Vergleich*, Essen 2004 (Frieden und Krieg. Beiträge zur Historischen Friedensforschung).

17 Ernst Moritz ARNDT, *Katechismus für den teutschen Kriegs- und Wehrmann, worin gelehrt wird, wie ein christlicher Wehrmann seyn und mit Gott in den Streit gehen soll*, s. l. 1814.

18 Theodor KÖRNER, *Männer und Buben* (1813), dans: *Sämtliche Werke in vier Teilen*, éd. par Eugen WILDENOW, Leipzig s. d. (1903), p. 31–32.

s'inspire d'un côté de l'idée d'une communauté linguistique allemande et de l'autre, de la vision d'une communauté de destin historique remontant jusqu'à l'époque des Germains. Le chef germain de la tribu des Chérusques, Arminius – en allemand Hermann –, devient le prototype du combattant allemand contre les Romains, qui, par analogie, sont considérés comme les «précurseurs» des Français. L'interprétation nationaliste de la guerre veut que les contemporains ont affaire à une menace très dangereuse pesant sur l'entité sociale à laquelle ils sont présumés appartenir. C'est une question de vie ou de «mort du collectif politique». Ce n'est pas l'existence du royaume de Prusse, par exemple, ni celle du royaume de Bavière et non plus celle du grand-duché de Hesse-Darmstadt qui est menacée, mais c'est celle de la nation allemande. L'existence de tous les sujets en tant qu'Allemands est en jeu à cause de la présence des Français. La guerre menée par le peuple allemand devient ainsi un acte de légitime défense collective, un acte par lequel le peuple doit prouver son existence même si celle-ci est en même temps posée comme une évidence. C'est un des paradoxes du nationalisme. Est-il surprenant que l'on attribue à ce peuple un «caractère national» qui reflète toutes les vertus bourgeoises? L'Allemand typique est surtout honnête et assidu, «fidèle» et constant – tant dans la politique que dans l'amour.

Une apparence pseudo-religieuse – le quatrième point – présente les Allemands comme «peuple de Dieu» tout en donnant à la guerre nationale contre les Français une justification supplémentaire: le combat pour rétablir l'ordre voulu par Dieu. Pour revenir au guide du soldat écrit par Ernst Moritz Arndt: le catéchisme pour le guerrier et soldat allemand porte le sous-titre «qui enseigne au soldat chrétien comment se comporter et dialoguer avec Dieu»¹⁹. La personne de Napoléon y est présentée non seulement comme commandant en chef d'une armée étrangère, mais aussi comme l'antéchrist.

Arndt est un bon exemple des gens de lettres qui ont été influencés par ce que l'histoire littéraire appelle le romantisme allemand. Après la période préromantique, représentée par Johann Gottfried Herder, Johann Wolfgang von Goethe et Friedrich Schiller, c'est «l'école d'Iéna» (1797–1801) qui est la plus importante. Organisée autour de la revue «Athenäum», elle comprend notamment les frères August Wilhelm et Friedrich Schlegel, de jeunes écrivains comme Novalis, Ludwig Tieck, Friedrich Hölderlin et Jean Paul. La troisième période dans le romantisme allemand, «le romantisme d'Heidelberg», est incarnée par Achim von Arnim et Clemens Brentano, Joseph Freiherr von Eichendorff et les frères Grimm. Sans rentrer ici dans les détails on peut constater que le romantisme affirme la valeur du sentiment au détriment du rationalisme. Il réestime les capacités créatrices de l'imaginaire et préconise l'expression lyrique des émotions en faisant du sujet le centre de la représentation littéraire ou artistique. C'est ainsi qu'on évoque soit l'amour de l'individu en tant que patriote (l'amour de la patrie, l'amour des compatriotes), soit la haine (la haine de la France, la haine de «l'autre»). Certes, une tendance littéraire ne peut pas expliquer entièrement un phénomène historique aussi complexe que le nationalisme. Mais le lyrisme et l'ardeur des poètes contribuent à l'exaltation du sentiment patriotique – au moins au niveau rhétorique, littéraire. Ainsi, c'est le théologien Friedrich Schleiermacher qui expose une mystique supranaturaliste et insiste sur les vertus de

19 ARNDT, *Katechismus* (voir n. 17).

l'indépendance nationale. Les placards, les feuilles volantes, les chants de combat sont très souvent animés du même esprit de haine envers le tyran. Ils appellent le peuple aux armes, exaltent les ›héros‹ alliés, célèbrent chacune des victoires de la ›guerre sainte‹. Pour évoquer une fois de plus le jeune poète Körner: »Nettoie la terre, ô mon peuple,« dit Körner, »nettoie avec ton sang le pays allemand. Ce n'est pas une guerre, comme en font les têtes couronnées, c'est la croisade, c'est la lutte sainte«²⁰. De même, lors de l'invasion des Français en Prusse, le professeur de philosophie Johann Gottlieb Fichte avait prononcé ses »Discours à la nation allemande«. Pour mobiliser ses compatriotes prétendus il avait souligné les liens objectifs de la nation: la culture, l'histoire et la langue ›originelle‹, conservée depuis l'antiquité, qui font des Allemands une nation-mère – contrairement aux Français qui ont oublié le latin antique. Enracinée dans le passé, les Allemands devraient s'unifier pour garder leur indépendance.

*Pour les ancêtres germains, la liberté consistait à rester Allemands [...]. C'est à eux, à leur langue et à leur manière de penser que nous sommes redevables, nous, les plus directs héritiers de leur sol, d'être encore des Allemands [...]. C'est à eux que nous sommes redevables de tout notre passé national et, s'il n'en est pas fini de nous, tant qu'il restera dans nos veines une dernière goutte de leur sang, c'est à eux que nous devons tout ce que nous serons à l'avenir*²¹.

Finalement: Au revers de cet autoportrait positif de la nation allemande on trouve les stéréotypes négatifs sur les Français qu'il faut aborder de plus près.

La représentation de l'ennemi: Napoléon et les Français

L'ennemi, c'est sans aucun doute Napoléon et les Français. Mais qu'est-ce que cela veut dire exactement? Quel est le rapport mutuel entre l'image de Napoléon, celle de la population française et celle de la Grande Armée? Que pense-t-on de ces ›Allemands‹ qui sont des sujets français ou des souverains par la grâce de Napoléon? La recherche sur les stéréotypes a mis en évidence l'importance des clichés sur l'ennemi comme le pendant sémantique des autoportraits nationaux et, partant, leur impor-

20 Theodor KÖRNER, Aufruf (1813), dans: Sämtliche Werke (voir n. 2), 15: »Der Freiheit eine Gasse! – Wasch die Erde, / dein deutsches Land, mit deinem Blute rein! // Es ist kein Krieg, von dem die Kronen wissen; / Es ist ein Kreuzzug; s'ist ein heil'ger Krieg. / Recht, Sitte, Tugend, Glauben und Gewissen / Hat der Tyrann aus deiner Brust gerissen; / Errette sie mit deiner Freiheit Sieg!« Traduction citée ici d'après John GRAND-CARTERET, La France jugée (voir n. 5), p. 213.

21 Johann Gottlieb FICHTE, Reden an die deutsche Nation (1807/08), dans: Werke 7, Berlin 1946, éd. par I. H. FICHTE, p. 257–452 (8. Rede: Was ein Volk sei, in der höheren Bedeutung des Wortes, und was Vaterlandsliebe). »Freiheit war ihnen, daß sie eben Deutsche blieben. [...] Ihnen verdanken wir, die nächsten Erben ihres Bodens, ihrer Sprache und ihrer Gesinnung, daß wir noch Deutsche sind [...]; ihnen verdanken wir alles, was wir seitdem als Nation gewesen sind, ihnen, falls es nicht etwa jetzt mit uns zu Ende ist, und der letzte von ihnen abstammte Blutstropfen in unsern Adern versiegt ist, ihnen werden wir verdanken alles, was wir noch ferner sein werden.« Cf. également, Id., Von der Sprachfähigkeit und dem Ursprung der Sprache (1795), dans: Gesamtausgabe der Bayerischen Akademie der Wissenschaften 1.3, Stuttgart 1966, p. 97–127.

tance pour la genèse du nationalisme²². »Vaterland – welscher Tand«: c'est cette notion négative de »futilité française« que l'on utilise le plus souvent pour rimer avec le mot positif de »patrie«.

L'image de Napoléon se compose de deux motifs. D'un côté, l'Empereur est considéré comme l'incarnation du pouvoir illégitime. Il est un tyran qui soumet des pays étrangers sans s'embarrasser de scrupules et qui se promet souverain de ceux-ci avec une arrogance irrespectueuse. La guerre violente qui lui permet d'établir sa domination étrangère est considérée par ses adversaires allemands comme une rupture de la paix.

De l'autre côté, Napoléon apparaît comme un parfait misanthrope, comme l'incarnation du diable. Ne tenant pas compte des frontières nationales, des coutumes culturelles et des différences linguistiques et méprisant la religion, il passe pour un traître vis-à-vis de l'humain et du sacré. On retrouve ici le motif plus ancien de la théorie politique antique auquel s'ajoute une image empruntée à la théologie chrétienne. Mais ce qui est nouveau, c'est que le reproche d'avoir usurpé le pouvoir est transféré aux rapports *interétatiques* et que l'usurpation veut dire en l'occurrence: domination étrangère sur les vaincus militaires. Le postulat de la tyrannie remet directement en question la légitimité des alliances des princes »allemands« avec l'Empereur français. Dans une guerre civile européenne, qui n'a plus rien à voir avec les usages de l'Ancien Régime, la résistance est un moyen opportun, voire justifié. Démoniser Napoléon fait que la confrontation du bien et du mal s'aggrave une fois de plus. La notion agressive religieuse du diable va bien avec l'idée quasi-religieuse de la guerre sainte. Cette rhétorique agite le spectre de l'apocalypse qu'il faut détourner en dernier recours par la guerre nationale contre la France.

Dans le »Catéchisme des Allemands« écrit en 1809 par le poète prussien Heinrich von Kleist, un fils demande à son père: »Pour qui tiens-tu Napoléon le Corse, le célèbre empereur des Français? [...]« – À travers ces mots transparait d'ailleurs encore le jeune enthousiasme pour Napoléon – »Réponse: Je le tiens pour un être détestable, pour le commencement de tout mal et la fin de tout bien, pour un pêcheur pour lequel la langue humaine n'a pas assez de mots pour l'accuser [...]«. Et qu'est-ce que la propagande prussienne rime au »patriote / *Patriot*«? »Schlagt ihn tot!« (Tabassez-le à mort)²³.

Dans des pamphlets populaires, par exemple, les titres suivants sont décernés à Napoléon: »Enfant de prostituée corse, – Empereur par le courroux de Dieu, de 30 millions de fanfarons français, – Ravisseur de tous les États, grand voleur de toute la terre, – Fabricant et démolisseur de rois, – Général en chef des bandes de brigands, – Envoyé de Lucifer, précurseur de *l'antéchrist*, – Chevalier du grand ordre de Satan, fléau de l'humanité, auteur de toute injustice ici-bas«.

22 Voir notamment: Michael JEISMANN, *Das Vaterland der Feinde. Studien zum nationalen Feindbegriff und Selbstverständnis in Deutschland und Frankreich 1792–1918*, Stuttgart 1992, surtout p. 76–102; ID., »Feind« und »Vaterland« in der frühen deutschen Nationalbewegung 1806–1815, dans: HERRMANN (dir.), *Volk – Nation – Vaterland* (voir n. 14), p. 272–290. Pour l'image de Napoléon cf. Friedrich STÄHLIN, *Napoleons Glanz und Fall im deutschen Urteil. Wandlungen des deutschen Napoleonbildes*, Braunschweig 1952.

23 Heinrich VON KLEIST, *Katechismus der Deutschen, abgefaßt nach dem Spanischen, zum Gebrauch für Kinder und Alte*, in sechzehn Kapiteln (1809), Berlin 1939.

Mais l'image que l'on dresse des Français est nullement pessimiste, au moins au début. Sur le plan politique, ce sont justement les Français et leur Révolution qui servent de modèle à beaucoup de citoyens cultivés d'outre-Rhin. Maints d'entre eux – y compris Arndt – voyagent à travers la France au tournant du siècle et restent un certain temps à Paris. Encore en 1803, le »Franzosenfresser« (mangeur de Français) le plus connu aujourd'hui écrit: »J'aime la nation française [...], je ne qualifie pas de crime tout ce qu'elle a fait«, et il ajoute: »mais de vertu non plus«²⁴. Au plan politique, les Français sont longtemps considérés comme exemplaires avant que l'on se démarque d'eux pour se définir comme Allemands. La propagande anti-française fait que tous les domaines de la vie sont désormais imprégnés du nationalisme. Utilisant les Français comme mur de projection, les propagandistes attribuent, sous forme d'image inversée, à l'ennemi français les caractéristiques dont ils se servent eux-mêmes pour décrire le »caractère national« ou »l'esprit populaire« allemand. Pour cela, ils peuvent se référer mutatis mutandis aux stéréotypes traditionnels sur les peuples qui sont populaires au XVIII^e siècle et qui remontent jusqu'au Moyen Âge²⁵.

Les stéréotypes plus anciens et mis à jour pendant la guerre décrivent le Français comme le contraire de l'Allemand. Dans le chant d'Arndt qui est encore connu aujourd'hui et qui constituait l'hymne national secret des combattants de libération, celui-ci pose la question qui paraît être en suspens: »Qu'est-ce que c'est la patrie allemande?«. La réponse d'Arndt illustre de manière exemplaire ce que les sociologues d'aujourd'hui qualifient d'inclusion et d'exclusion:

*La patrie allemande,
C'est là où l'on se débarrasse de la futilité française,
C'est là où l'on donne le nom d'ennemi à tout Français,
C'est là où l'on donne le nom d'ami à tout Allemand.
C'est ça, la patrie allemande!
Toute l'Allemagne, c'est ça!²⁶*

La nationalité se construit ici en se délimitant expressément de »l'autre«, c'est-à-dire d'un ennemi extérieur commun.

Les publicistes se réfèrent souvent à la conception dualiste du bien et du mal pour attribuer les caractéristiques les unes aux autres. Les binômes antagonistes les plus répandus sont les suivants: honnêteté allemande vs. ruse, tromperie et mensonge français; vérité et authenticité vs. futilité française; âme simple et pureté vs. luxure. On ne réinvente pas ces étiquettes stéréotypes pendant les guerres de libération, on

24 Ernst Moritz ARNDT, Germanien und Europa, Altona 1803, p. 249.

25 Voir sur la question des origines du nationalisme, Hellmuth ECKHART, Reinhard STAUBER (dir.), Nationalismus vor dem Nationalismus? Hambourg 1998; Hans Peter HERRMANN, Hans-Martin BLITZ, Susanne MOSSMANN (dir.), Machtphantasie Deutschland. Nationalismus, Männlichkeit und Fremdenhaß deutscher Schriftsteller des 18. Jahrhunderts, Francfort/M. 1996.

26 Ernst Moritz ARNDT, ... »Was ist des Deutschen Vaterland? [...] / Das ist des Deutschen Vaterland, / Wo Zorn vertilgt den wälschen Tand, / Wo jeder Franzmann heißet Feind, / Wo jeder Deutsche heißet Freund – / Das soll es sein! / Das ganze Deutschland soll es sein!«

les adapte simplement à la situation. Ce qui est nouveau c'est qu'elles sont désormais utilisées comme instrument politique pour disqualifier moralement l'ennemi²⁷.

Dans la situation historique spécifique des guerres napoléoniennes, deux »nations« (au sens du mot allemand »Volk«, au pluriel: »Völker«) deux nations considérées comme unités d'action politiques sont opposées diamétralement. Dans ce contexte, il n'est pas important que la nation allemande n'existe pas dans la réalité. Au contraire: en délimitant les Allemands des Français, on voulait en construire un peuple, un *Volk*. Longtemps avant la naissance d'un État national allemand, l'Empire – donc dans la variante *kleindeutsch* de 1871 excluant l'Autriche – le nationalisme tel qu'il se présente pendant les guerres et l'occupation se définit dans la propagande non en dernier lieu par l'hostilité envers la France.

Viennent s'y ajouter d'autres éléments qui caractérisent la »culture de guerre franco-allemande«, pour ainsi dire. Les Français sont criminalisés: Ils sont considérés comme des brigands, des bandits, des bourreaux. Voilà une blague saxonne: »Tout dernièrement, Napoléon disait à une noble dame de la cité des bords de l'Elbe: La Saxe est décidément un vrai paradis. – Eh oui! répondit la dame, le nom s'applique on ne peut mieux, car ici, comme en paradis, grâce à la protection de Votre Majesté, le peuple va tout nu«²⁸.

Les Français sont démonisés: Ils incarnent l'impiété et la peccabilité tandis que les Allemands passent pour »le peuple de Dieu«. »Punissez le pays des païens méchants [...], balayez l'enfer«²⁹ (criait Arndt). On comprend bien l'ironie de cette parodie du credo³⁰:

Douze articles de la foi allemande

1. *Je crois au seul Dieu terrestre, Napoléon, créateur impuissant de la guerre et de la paix sur terre, et*
2. *En son fils, le prince Eugène, roi d'Italie;*
3. *Qui a été conçu par l'esprit parisien et est né de Joséphine, une ancienne vierge;*
4. *Qui a passé par beaucoup de péripéties, a été crucifié par les Cosaques, a été laissé pour mort entre Witepsk et Smolensk, et enterré dans la boue et la neige entre Moscou et Borisow;*
5. *Qui est descendu au Purgatoire dans Moscou en feu, et a été retrouvé le troisième jour, vivant parmi les morts*
6. *Qui est revenu au quartier-général, se tenant assis derrière, à la droite de Napoléon,*
7. *D'où il viendra pour chercher les vivants parmi les morts.*
8. *Je crois à un esprit tout-puissant du pays des anges et de la Russie; à un bon statu quo universel;*
9. *À la fin de la guerre, de tous les crimes et fléaux de la guerre;*
10. *À la résurrection de la paix;*

27 Cf. JEISMANN, Vaterland der Feinde (voir n. 22), p. 82.

28 Cité par John GRAND-CARTERET, La France jugée (voir n. 5), p. 219.

29 ARNDT, Die Schlacht beim schönen Bunde, dans: Werke 1. 1. Teil, Gedichte, p. 171.

30 Cité par John GRAND-CARTERET, La France jugée (voir n. 5), p. 214–215.

11. *À une vie tranquille et meilleure;*
 12. *À côté d'une paix éternelle sur la terre.*

Pour donner un autre exemple, une parodie du Notre Père:

*Napoléon, notre père, toi qui es au Ciel à Paris,
 que ton nom soit profané, que ton Royaume disparaisse,
 que ta volonté s'accomplisse en enfer et non sur terre.
 Rends-nous notre pain, notre argent, notre sang,
 et tout ce que nous avons dû te donner par force.
 Paye-nous nos contributions de guerre,
 ne nous fais plus tomber un tentation française,
 mais, au contraire, éloigne de nous tout mal français.
 Amen.³¹*

En plus, les Français sont déclarés ennemis de l'humanité – ce mot clé des lumières. Ce sont des interprétations historique et philosophique qui servent également à délimiter les Allemands des Français. Ainsi on se réfère volontiers à »l'humanité« dont la »liberté« des peuples constituerait un des biens les plus précieux que les Français auraient violés. Il en résulte que la guerre à laquelle appellent les propagandistes prussiens ne peut être qu'une guerre juste.

Il n'est donc pas étonnant que les appels au combat, à la mise à mort soient particulièrement éloquents et cruels. Dans les poèmes de la propagande, la mise à mort de l'adversaire est présentée comme un acte vénérable accompli au nom de la nation et de l'humanité. Nous en avons déjà parlé plus tôt. La propagande veut que la haine pour les Français – l'opposé du patriotisme! – joue un rôle, aussi au-delà de la guerre. En 1813, Arndt écrit à propos de la »haine populaire«:

Je veux la haine pour les Français, non pas seulement pour cette guerre, je la veux pour longtemps, je la veux pour toujours [...]. Que cette haine brûle comme la religion du peuple allemand, comme une chimère sacrée dans tous les cœurs et qu'elle nous aide à garder notre fidélité, notre honnêteté et notre vaillance³².

De nouveau l'appel romantique à l'émotion, au subjectivité se manifeste.

La guerre de libération étant un combat contre l'oppression par le conquérant, on stigmatise de manière particulièrement radicale l'adversaire comme ennemi. La guerre de libération établit une relation spécifique entre nation, guerre et nationalisme dans la mesure où elle attribue un rôle clé aux clichés sur l'ennemi français dans le développement du nationalisme. Dans le quart de siècle avant 1815, on ressort tant du côté allemand que du côté français des stéréotypes anciens sur l'autre pour les adapter et pour alimenter mutuellement la naissance du nationalisme.

31 Ibid., La France jugée (voir n. 5), p. 215.

32 Ernst Moritz ARNDT, Über Volkshaß und über den Gebrauch einer fremden Sprache, Leipzig 1813, p. 5.

Bref, la nationalisation de la guerre et du soldat, la construction de la nation au moyen d'autopourtraits et de clichés sur l'ennemi et enfin la référence religieuse: ces cinq éléments devraient permettre aux contemporains de répondre tant à la question de la légitimation morale de la guerre nationale qu'à la question du sens du sacrifice de la vie individuelle. Qui veut voire, qui peut douter du fait qu'une telle guerre populaire constitue une guerre juste?

Résistance contre l'occupation? Les limites de la propagande anti-française

Mais quel est l'effet de ces images de l'ennemi au début du XIX^e siècle? Autrement dit quelle est l'influence de cette propagande nationale? Il serait erroné de croire que l'attitude de refus envers les Français ou la résistance contre les troupes d'occupation se nourrit toujours de la seule source idéologique du nationalisme allemand³³. Même là où les hommes se défendent activement contre les occupants, où ils développent dans la pratique sociale du quotidien les formes les plus diverses de désobéissance, il est difficile de démêler clairement le faisceau de motifs³⁴. Rares sont ceux qui, au début du XIX^e siècle, font référence au nationalisme pour interpréter la période française. Ni le gros de la population, ni les souverains et hommes d'État ne partagent les hypothèses principales, voire les conséquences radicales de cette idéologie. Une vision nationaliste du monde se manifeste surtout dans les publications appelant au combat et dans les poèmes des agitateurs qui veulent mobiliser un grand public en vue du combat contre la Grande Armée.

Quelle est la réaction de la population à la présence française? Quelles sont les expériences qu'elle fait sous l'occupation ou en temps de guerre? Quel est le comportement des soldats napoléoniens envers la population civile? Quelle est l'image que l'on en a en dehors de la France? Comment fonctionne le système de domination napoléonien au quotidien? Quel est l'effet de la militarisation de la société? Quelles sont les raisons pour l'échec des tentatives pour fomenter une révolte en »Allemagne« en 1809? Les réponses données jusqu'à présent par les historiens à ces questions fondamentales sont peu satisfaisantes. Cela peut paraître étonnant puisque l'époque napoléonienne a une importance particulière pour l'histoire européenne du XIX^e siècle. Mais si l'on consulte la littérature spécialisée on constate que le regard »d'en bas« sur la population civile et militaire constitue un des desiderata de la recherche³⁵. On a longtemps étudié surtout »d'en haut« les armées comme instru-

33 Cela vaut même pour les volontaires du Freikorps Lützow, comme le constate Peter Brandt, *Einstellungen, Motive und Ziele der Kriegsfreiwilligen 1813/14: Das Freikorps Lützow*, dans: DÜLFER (dir.), *Kriegsbereitschaft* (voir n. 9), p. 210–233, 232.

34 Parmi les titres récents sur la propagande, voir Armin OWZAR, *Zwischen Gottesgnadentum und Verfassungspatriotismus. Politische Propaganda und kritische Öffentlichkeit im napoleonischen Deutschland*, dans: Veltzke (dir.), *Napoleon* (voir n. 10), p. 133–146.

35 Pour les expériences de l'occupation cf. Timothy W. C. BLANNING, *The French Revolution in Germany. Occupation and Resistance in the Rhineland, 1792–1802*, Oxford 1984; Bernd von MÜNCHOW-POHL, *Zwischen Reform und Krieg. Untersuchungen zur Bewußtseinslage in Preußen 1809–1812*, Göttingen 1987. Les recherches plus récentes locales et régionales ne se limitent plus à la Prusse, qui a marqué l'image des guerres antinapoléoniennes depuis l'historiographie borusse. On a

ments d'une machine militaire. Cette étude s'inscrit d'abord dans le contexte de l'histoire des batailles et des alliances. On a ensuite approché le temps des guerres de libération du point de vue de la création de l'État et de la «modernisation défensive». C'est enfin la naissance du nationalisme moderne qui est au centre de l'intérêt des historiens.

En d'autres termes, les historiens devront à l'avenir tenir compte davantage de l'importance du militaire et de la guerre dans les développements politique, économique, sociale et culturelle. À cet effet, ils devront aussi prendre en compte les nouvelles approches de l'histoire de la civilisation, notamment l'histoire des expériences, l'histoire des souvenirs et l'histoire de genre. Ce n'est que récemment que la «nouvelle histoire militaire» focalisée sur l'histoire sociale et culturelle s'occupe de ces thèmes, y compris le rôle de la représentation de «l'autre». Jusque-là, son intérêt principal portait sur les débuts des Temps modernes et sur la Première et Seconde Guerre mondiale.

Les études récentes consacrées à l'histoire locale et régionale ne se bornent pas à la seule Prusse comme l'a fait l'histoire allemande depuis l'historiographie borusse. Parmi les travaux récents, on retrouve par exemple des études sur la Rhénanie, sur les villes hanséatiques occupées depuis 1806 et annexées en 1810 et sur les États de l'Allemagne du Sud. Ils étudient la diversité régionale des expériences de guerre et leurs répercussions sur l'image que la population et aussi les experts, à savoir les historiens, se sont faites dans l'après-guerre de la «période française» et des guerres antinapoléoniennes.

Cette image peut être caractérisée comme suit: Premièrement: À l'activisme belliciste véhiculé par la poésie politique s'oppose le souhait de la plupart des gens, qui doivent en partie supporter un changement rapide d'armées d'occupation, de voir s'installer de la paix et de la stabilité au quotidien³⁶.

Deuxièmement: Si l'on étudie la mobilisation pour la guerre – un but prioritaire des propagandistes de 1813 – on constate clairement que l'on a affaire à un mélange de loyautés et de modèles d'interprétation anciens et nouveaux. Si le pouvoir de persuasion des visions nationales du monde va croissant dans les années autour de 1813 comme l'a démontré la recherche sur le nationalisme, les identités locales et régionales jouent pourtant un rôle plus important que la conscience de l'appartenance à une patrie «allemande» imaginaire. Ainsi les expériences de guerre et d'occupation

étudié notamment la Rhénanie, les villes hanséatiques qui étaient occupées en 1806 et annexées en 1810 ainsi que les territoires dans le Sud de l'Allemagne. Parmi les questions posées il y a la diversité régionale des expériences de la guerre et leurs conséquences pour le tableau, que les hommes – y compris les experts, c'est-à-dire les historiens – on fait après la guerre par rapport au «Franzosenzeit» (époque des Français) et aux guerres antinapoléoniennes. Parmi les titres récents consacrés à ce problème, on peut citer: l'aperçu de la recherche donné par Philip DWYER, *New Avenues for Research in Napoleonic Europe*, dans: *European History Quarterly* 33 (2003), p. 101–124; Katherine B. AASLESTAD, *Karen HAGEMANN, 1806 and its Aftermath: Revisiting the Period of the Napoleonic Wars in German Central European Historiography*, dans: *Central European History* 39/4 (2006), p. 547–579.

36 Cf. Winfried SPEITKAMP, *Sozialer und politischer Protest im napoleonischen Deutschland*, dans: *Hundert Jahre Historische Kommission für Hessen: 1897–1997, Marburg 1997*, p. 713–730. Ute PLANERT, *Der Mythos vom Befreiungskrieg: Frankreichs Kriege und der deutsche Süden. Alltag – Wahrnehmung – Deutung 1792–1841*, Paderborn 2007 (*Krieg in der Geschichte*, 33).

renforcent par exemple le sentiment des Rhénans ou des citoyens des villes hanséatiques d'appartenir à une même communauté, contribuant ainsi à la naissance d'une identité rhénane ou hanséatique. Là où l'action s'inspire du nationalisme, ce dernier va le plus souvent de pair avec un sentiment d'attachement à son pays qui date d'une époque antérieure, avec un patriotisme territorial et local et aussi avec des idées religieuses. L'identité est donc un phénomène plutôt local et régional que national³⁷.

Troisièmement: L'individu aussi bien que des groupes sociaux s'opposent de manière passive ou active au régime d'occupation. Cette résistance se manifeste sous forme de banditisme, de contrebande, de désertion, de troubles et de protestations violentes. Ce sont les charges que la population doit supporter au quotidien en raison de la domination militaire qui sont à l'origine de la protestation sociale et non pas l'émergence d'une conscience nationale comme le veut le mythe de la guerre populaire³⁸.

Il est donc nécessaire de réexaminer le problème du despotisme et de la résistance en tenant compte des conditions locales et régionales. Le succès de la domination napoléonienne dépend de la politique poursuivie sur place. En Rhénanie, par exemple, l'administration mise en place par les Français suscite l'opposition des citoyens si elle n'a pas été sanctionnée par ceux-ci auparavant ou si elle n'arrive pas à créer de la stabilité³⁹. Plus le règne de Napoléon avance, plus il paraît persister. Si le régime est exclusif sur le plan social, il est en même temps intégrationniste en permettant aux gens de faire, sous de diverses formes et pour des mobiles différents, la paix avec le nouveau gouvernement.

Un des mobiles possibles d'un tel ralliement est par exemple l'idée selon laquelle Napoléon, le réformateur éclairé, se situe dans la succession de Frédéric le Grand. Pour d'autres, il passe pour garant de l'ordre et du christianisme et encore d'autres voient en lui un défenseur contre la contre-révolution. L'exemple de la Rhénanie montre que le bonapartisme est une notion extensible. Le spectre du ralliement va de la conviction idéologique jusqu'à la considération pragmatique.

La plupart des gens veulent trouver une place dans la vie quotidienne qui se situe quelque part entre consentement fanatique et résistance acharnée. Un exemple en est le banquier Schaafhausen, qui, d'un côté, refuse d'assumer les fonctions de maire de Cologne et devient contrebandier et qui, de l'autre, acquiert de vastes terres sécularisées. Ayant tiré les leçons de la décennie révolutionnaire, Napoléon offre aux gens une multitude de possibilités de s'adapter au régime. Pour bien comprendre les nuances

37 Voir par exemple, Katherine AASLESTAD, *Place and Politics. Local Identity, Civic Culture, and German Nationalism in North Germany During the Revolutionary Era*, Leiden 2005.

38 Dieter KIENITZ, *Der Kosakenwinter in Schleswig-Holstein 1813/14*, Heide 2000; Burghardt SCHMIDT, *Norddeutsche Unterschichten im Spannungsfeld von Krieg, Okkupation und Fremdherrschaft*, Hamburg 2004. Cf. pour la protestation sociale les travaux anciens de Heinz HEITZER, *Insurrection zwischen Weser und Elbe. Volksbewegungen gegen die französische Fremdherrschaft im Königreich Westfalen 1806–1813*, Berlin-Est 1959; Roger DUFRAISSE, *L'opposition antinapoléonienne en Allemagne 1805–1809*, dans: ID., *L'Allemagne à l'époque napoléonienne. Questions d'histoire politique, économique et sociale*, Bonn 1992, p. 449–469; Mahmoud KANDIL, *Sozialer Protest gegen das napoleonische Herrschaftssystem. Äußerungen der Bevölkerung des Großherzogtums Berg 1803–1813 aus dem Blickwinkel der Obrigkeit*, Aix-la-Chapelle 1995; SPEITKAMP (voir n. 36).

39 BLANNING, *French Revolution* (voir n. 35).

la dichotomie de collaboration et de résistance ne suffit pas⁴⁰. Regardant de plus près, on peut donc constater que le modèle manichéen d'ennemi et d'ami, d'allemand et de français, omniprésent dans la propagande, ne correspond guère à toute la diversité des relations caractérisant la vie quotidienne.

Il est donc possible que les révoltes et la désobéissance aient pour seule origine les expériences faites au quotidien de la guerre telles que les cantonnements et les réquisitions; c'est plutôt la haine pour l'armée française que l'amour pour une patrie allemande imaginaire qui inspire la résistance contre la France. Finalement, il reste à répondre à la question centrale de savoir si la »patrie«, la »nation« dont on parle de toute part, si ces mots clés visent cette Allemagne dont Schiller a écrit dans ses »Xénies« en 1796: »L'Allemagne? Mais où est-ce? Je n'arrive pas à trouver ce pays. Là où commence le pays d'érudition, celui de la politique finit«⁴¹.

Conclusion: la double face du nationalisme

Quel est le rapport entre la guerre et l'idée de la mobilisation en masse d'un côté, les images de soi-même et de l'»autre« d'autre côté? Quel est la fonction de ce rapport en ce qui concerne la conception de la »nation« si l'on prend en compte les développements à long terme mentionnés ci-dessus? Pour ne pas faire naître des malentendus: Rétrospectivement, certains pourraient considérer le nationalisme allemand comme une idéologie exclusivement agressive et pseudo-religieuse qui s'inspire avant tout des clichés dédaigneux sur l'ennemi. Une des raisons de cette interprétation négative est le fait que le nationalisme allemand fait référence à la nation et au militaire à la fois. D'autres soulignent que nous avons affaire à une vision du monde initialement éclairée et libérale, qui a cependant perdu son caractère cosmopolite au cours des développements et dans le contexte de la fondation du Reich en 1871 tout en se radicalisant par la suite⁴².

Contre ces deux positions extrêmes on doit invoquer que le nationalisme s'est caractérisé *dès le début* par son ambivalence. »Véhiculant« des contenus politiques sans en posséder lui-même, il reste polyvalent, voir indifférent sur le plan programmatique. L'histoire militaire le met en évidence: S'inspirant de Dieter Langewiesche, Horst Carl a récemment formulé de nouveau l'ambivalence d'une telle interprétation de la guerre dans laquelle se reflètent la révolution militaire et les bouleversements sociaux de la »Sattelzeit« (période charnière qui s'installe entre 1750 et 1850): »L'idéologisation nationaliste de la guerre était [...] justement le point où la promesse de participation [politique] et la propension à la violence entrèrent une symbiose«⁴³. C'est pourquoi nous avons préféré de parler ici de la *tête de Janus* du nationalisme – même si Ernst Moritz Arndt n'aurait pas aimé cette référence à Janus, dieu franco-romain.

40 ROWE, *From Reich to State. The Rhineland in the Revolutionary Age, 1780–1830*, Cambridge 2003, p. 98; Id., *Between Empire and Home Town: The Napoleonic Rule on the Rhine, 1799–1814*, dans: *The Historical Journal* 42 (1999), p. 643–674, notamment p. 655–657.

41 Friedrich SCHILLER, »Deutschland? Aber wo liegt es? Ich weiß das Land nicht zu finden. Wo das gelehrte beginnt, hört das politische auf« (Xenie 95).

42 Sur ce point, voir en général Ernest GELLNER, *Nations and Nationalism*. Introduction by John BREUILLY, Oxford 2006.

43 CARL, *Mythos des Befreiungskrieges* (voir n. 4), p. 72.